

Une Omertà de Petite Vie
Trick or Treat

Michel Vaïs

Number 92 (3), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16457ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (1999). Review of [*Une Omertà de Petite Vie : Trick or Treat*]. *Jeu*, (92), 15–17.

Une Omertà de Petite Vie

Le titre fait référence à l'expression qu'utilisent les jeunes anglophones à l'Halloween. En fait, il constitue une menace : je vous joue un mauvais tour (*a trick*) si vous ne me traitez pas bien. En d'autres mots : Donnez-moi des bonbons ou gare à vous ! Cette idée de menace enfantine, associée à une fête d'une ambiguïté carnavalesque où les squelettes font bon ménage avec les citrouilles et les friandises, parcourt la pièce de Dalpé comme un heureux cocktail.

En fait de pièce, il s'agit plutôt de cinq sketches, chacun lié à une fête du calendrier canadien. Cela commence à la fête des Mères, en mai, pour se terminer six mois plus tard, le Vendredi saint, en passant par la fête des Pères, la fête du Canada et l'Halloween, laquelle donne lieu à l'épisode le plus substantiel de la soirée. À travers ces jours fériés, qui sont comme autant de points d'orgue ou de moments clefs dans la vie des (mêmes) personnages, se tisse une vie de petit quartier où des petits mafieux survivent en s'adonnant à leurs petites besognes.

À la fête des Mères, Cracked, récemment sorti de prison, rend visite à sa maman qui réside à l'hôpital psychiatrique. On assiste à un monologue du fils, car la pauvre vieille n'est perçue que de dos, impassible et muette dans son fauteuil roulant. Cracked nous apprend qu'il est content, car il va passer à la télévision. « Bonne fête des Mères, maman. » Un bon petit garçon que ce dur à cuire tatoué à queue de cheval. Puis, à la fête des Pères, c'est Mike, quinze ans, qui vient voir son papa, séparé, qu'il n'a pas vu depuis trop longtemps. Mais plutôt que de parler à son géniteur, il tombe sur son associé, qui s'avère en fait l'amoureux gai de son père. Et pour ajouter l'insulte à l'injure, l'usurpateur porte une robe de chambre appartenant au jeune homme ! Tu parles d'une fête des Pères...

Arrive la fête du Canada, comme une improbable oasis dans un désert émotif. Deux amis mafieux, Ben et Raymond, se rencontrent pour s'enguirlander à demi-mot, dans un salmigondis d'anglais et de lointain français. On finit par saisir qu'ils parlent de Bobby et de Dutrisac, et que c'est une question de vie ou de mort. On a du mal à suivre. Raymond sort de prison, le fils de Ben aussi. Mais, à tout moment, la querelle s'enraye. C'est que les deux brutes s'émeuvent à observer les dessins innocents de la petite fille de Raymond. Une maison, la fumée d'une cheminée, maladroitement tracées au crayon de couleur, suffisent à les attendrir.

Trick or Treat

TEXTE DE JEAN MARC DALPÉ. MISE EN SCÈNE : FERNAND RAINVILLE, ASSISTÉ D'ALLAIN ROY.
 DÉCOR : RÉAL BENOÎT ; COSTUMES : MIREILLE VACHON ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ;
 MUSIQUE ORIGINALE : LARSEN LUPIN. AVEC DAVID BOUTIN (CRACKED), PIERRE CURZI (BEN), JEAN MARC DALPÉ (RAYMOND), MAXIME DENOMMÉE (MIKE) ET CLAUDE DESPINS (RICHARD).
 PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 30 MARS AU 24 AVRIL 1999, PUIS EN TOURNÉE QUÉBÉCOISE.



Le jour de l'Halloween, on revoit Mike, qui veut s'acheter un revolver pour essayer de récupérer ses chaussures Nike qu'il s'est fait extorquer en sortant de l'école. Le voici chez l'armurier et prêteur sur gages polonais Ben, qu'il tente de convaincre de lui prêter l'arme pour « faire un dépanneur » afin de réunir les cent cinquante dollars nécessaires à son achat. Mais Ben lui suggère plutôt de passer l'Halloween pour ramasser des sous. Finalement, tout va se jouer à la roulette polonaise (et non russe : on ne met qu'une balle dans le barillet du revolver et on se tire dans la main plutôt que dans la tête).

Dans le dernier sketch, nous sommes Vendredi Saint. Au cimetière, près d'une rivière, Ben et Cracked enterrent les cendres du vieux Polack, le père de Ben. Mais survient une querelle sur l'authenticité des cendres : ce sont peut-être celles d'un autre, prétend Cracked. Les deux zigotos finiront par s'entretuer.

Dans ce spectacle d'hommes, on comprend d'abord qu'il y a toujours des *winners* et des *losers*, pour adopter le franglais cher à Dalpé. L'histoire est parfois un peu embrouillée, aussi je ne suis pas sûr d'en avoir bien saisi toutes les péripéties ni toutes les relations subtiles entre les personnages qui traversent les sketches sans prévenir. Je

soupçonne même l'auteur de vouloir tenir le spectateur un peu en dehors du coup. Après tout, nous n'avons pas payé notre place pour faire partie du milieu, mais seulement pour l'observer en voyeurs, quitte à en manquer quelques bouts.

C'est donc une pièce de gars, de durs, de *bums*, où l'on négocie des *deals* comme chez Koltès. Chaque personnage connaît bien les règles précises qui gouvernent le milieu, mais, tout à coup, quelqu'un en enfreint une. C'est alors le rêve qui s'écroule, le petit espoir de bonheur flou qui tombe dans le précipice. Une écriture toujours recherchée traduit chez Jean Marc Dalpé une pensée qui va beaucoup plus vite que les mots. La parole est directe, parlée, farcie de sous-entendus et d'ellipses. Au patois forestier ontariois du *Chien*, au parler de la boxe propre à *Eddy*, au sabir d'hommes de chevaux de *Lucky Lady*, succède ici la langue colorée d'une petite pègre de quartier, pathétique d'impuissance. Les phrases sont inachevées, ou alors le locuteur répète la même idée avec des mots différents, comme on martèle un clou opiniâtre avec plusieurs outils, pour changer le mal de place.

Maxime Denommée (Mike)
et Pierre Curzi (Ben) dans
Trick or Treat de Jean Marc
Dalpé (Théâtre de la
Manufacture, 1999).
Photo : Yves Renaud.

Une scénographie sobriissime – deux étagères remplies des téléviseurs et du bric-à-brac de Ben en constituent l'essentiel – agrémentée de projections de mots sur le fond de la scène montre que l'on a pensé aux contraintes de la tournée. Quant à l'interprétation, elle est d'une vérité stupéfiante. Pierre Curzi compose un Ben Bereczky benoîtement magouilleur, qui a l'air de faire réchauffer ses pierogis dans son four micro-ondes depuis au moins cent cinquante ans. Dans la peau du personnage de *Cracked*, David Boutin fait croire sans peine et sans excès à un ex-drogué fébrile, tout juste sorti de prison. Et l'auteur, qui renoue ici avec le jeu, interprète rondement Raymond, le mafieux au cœur fondant. On sent dans l'étincelle de son regard qu'il habite son texte comme un poisson, l'eau. **■**